

Épisode 41 : Mishti

****Veuillez vérifier l'exactitude de la livraison.****

Cette transcription est non-verbatim.

F :

Qu'est-ce que ça signifie d'être singapourien ? Dans cet épisode, Sharmishta, ou Mishti, nous fait part de son voyage vers l'acceptation de son identité et son affirmation auprès de son entourage.

Je suis Fumi, vous écoutez #OUR_racism, et voici l'histoire de Mishti.

.....

M :

Je m'appelle Sharmishta. Je suis singapourienne, mais j'aime me penser citoyenne de nombreux mondes. Petite, j'ai vécu un peu partout dans le monde : au Moyen-Orient, en Europe, en Asie du Sud et du Sud-Est. Et je crois vraiment que mon identité est liée à ces différents endroits, et chez moi, c'est en fait dans plein d'endroits différents. Ma famille vit actuellement au Vietnam, donc je considère Singapour et le Vietnam comme mes deux bases.

Je pense que le racisme et le sujet du racisme dans ma vie est lié à cette identité hybride, d'avoir une nationalité sur mon passeport, mais d'être aussi le fruit de différentes cultures et particulièrement des personnes avec lesquelles j'ai grandi. Et j'ai côtoyé et appris à connaître tellement de nationalités et d'individus différents, pendant mes études ou dans mon travail, pendant mes déménagements ou mes voyages. J'aimerais aussi pouvoir dire que j'ai parlé ouvertement des questions de racisme quand j'étais enfant. Mais malheureusement ce n'est pas le cas. Je crois que c'est un sujet dont j'aimerais parler.

Tu sais, quand j'étais jeune, je suis allée dans beaucoup d'écoles internationales. Et j'ai grandi avec des gens qui dès leur plus jeune âge ont eu tout un monde d'expérience autour d'eux. Dans ces écoles, on fait face à de nombreux défis et il y a de nombreuses opportunités, mais il y a également des questions difficiles qui nous entourent et dont on ne parle pas pendant les repas ou en classe. Et sans rentrer dans l'aspect politique de la chose, la question du racisme était considérée comme un sujet sensible, *justement* à cause du mélange de cultures qu'il y avait dans les classes. Et je pense que, dans ces écoles internationales, très tôt on dit aux élèves, « Votre origine n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est qui vous êtes. »

Je crois qu'on peut facilement dire, et tu seras sûrement d'accord avec moi, hein, Fumi, que c'est une déclaration compliquée. Ce genre d'affirmation, faite de cette manière depuis de nombreuses années, nourrit l'idée d'un soi-disant « citoyen du monde » qui exclut complètement l'idée que la race est au cœur des questions sociétales et des défis qui nous entourent. J'aimerais commencer par là. Et j'ai bien une histoire à te raconter qui est liée à la question du racisme, déguisée en cours de géographie, mais un cours de géographie *mal* géré. Je n'oublierai jamais cette histoire, parce qu'il m'a fallu de nombreuses années, je crois, pour réaliser à quel point nos éducateurs, quand ils ont une certaine vision du monde, peuvent être un problème.

J'avais donc six ans quand j'ai déménagé des Émirats arabes unis et de Dubai pour le Royaume-Uni. J'ai déménagé dans une banlieue du Royaume-Uni. Il y avait principalement des blancs. Il y avait quelques personnes originaires d'Asie du Sud, et quelques migrants non-Blancs dans les alentours. Mais [il y avait] principalement des blancs. Il y avait une école privée reconnue, à laquelle mes parents m'ont inscrite. Et il y avait une école publique [aussi]. Mes parents m'ont mise à l'école privée parce

que quand ils sont allés visiter l'école publique, ils ont vite remarqué l'homogénéité des élèves, au niveau démographique. Ils ont eu peur que je « ressorte », en quelque sorte, d'une manière néfaste, ce qu'on ne souhaite pas à une enfant de six ans, n'est-ce pas ? Ils m'ont donc mise dans cette école privée. Et encore une fois, les élèves étaient principalement blancs, mais les parents étaient assez ouverts d'esprit, les camarades de classe très bienveillants et les enseignants étaient gentils.

Donc, Miss Walker... je vais l'appeler par son nom, parce qu'il le faut. J'avais six ans. J'arrivais au Royaume-Uni, et mon premier jour à l'école, Madame Walker me présente [à la classe], elle n'arrive pas à prononcer mon nom — mais ce n'est pas grave, c'est un nom très long — mais dit, « Mishti arrive d'Arabie Saoudite. » J'avais six ans, et c'était faux. J'avais vécu aux Émirats arabes unis et à Dubaï, des zones géographiques complètement différentes. Et j'étais très introvertie et timide, étant petite, mais vraiment très, très timide, et je n'avais jamais... avant ce jour, je pense que je n'avais jamais répondu à un enseignant. Elle montrait l'Arabie Saoudite sur une carte. Avec ma petite voix, j'ai répondu, « En fait, non, Madame Walker. Je vivais aux Émirats arabes unis. Je vivais à Dubaï. C'est là, sur la carte. » Et je n'étais pas précoce. J'étais naïve, et je pensais vraiment qu'elle avait oublié que je venais des Émirats arabes unis. Mais elle a répondu, « Non, c'est en Arabie Saoudite. C'est ici, Mishti a déménagé depuis l'Arabie Saoudite. » Et j'ai dit, « Non vraiment, ce n'est pas là. C'est juste *ici*. » Et cette fois, j'ai répondu. Je me suis levée, et j'ai montré la carte.

Mes camarades de classe à l'école, bien sûr, comme je l'ai dit, eux étaient tellement gentils, et j'avais de bons amis. Il n'y a jamais eu de problème de ce côté-là. Mais elle [Madame Walker] *continuait de dire* que j'avais vécu en Arabie Saoudite. Et là, on était en 2000. C'est avant le 11 septembre¹. On était moins sensibilisés au sujet du Moyen-Orient. Voilà ce qu'il s'est passé. Mais toute mon année de CE1... Je veux dire, j'étais nouvelle, ma mère aussi avait remarqué... par exemple, mes parents venaient aux réunions parents-professeurs et Madame Walker ne leur parlait tout simplement pas. Et elle s'adressait rarement à moi, en classe. Et donc, je peux dire merci à mes gentils camarades parce que j'ai toujours eu des amis, j'ai toujours été entourée. Mais ma maîtresse ne me parlait juste pas. À chaque fois que je posais une question, je sentais une résistance à interagir avec moi. Sa fille avait mon âge et elle m'évitait plus ou moins en classe, elle ne me parlait pas, ça se voyait qu'on lui avait sans doute dit de ne pas me parler. Après cet incident, Madame Walker a continué à parler de moi comme « celle qui avait déménagé d'Arabie Saoudite. » Je ne suis jamais allée en Arabie Saoudite. Tout ça pour dire que c'était une expérience problématique.

J'ai eu la chance que mon enseignante de CE2, l'année suivante, était complètement différente. Elle avait elle-même pas mal voyagé et pensait que c'était important et intéressant de s'appuyer en classe sur nos expériences à l'étranger. Et je pense que ça a aussi changé ma vision du monde. Et donc, après les événements du 11 septembre, cette année-là, en CE2, Madame Benbrook, qui était assez progressiste, a voulu qu'on fasse un travail de réflexion. Nous on avait 7 ans, je veux dire, qu'est-ce qu'on savait de tout ça, hein ? Mais elle a voulu qu'on prenne une matinée pour réfléchir à ce que l'on percevait de ce qui était arrivé, ce qu'on en comprenait, et ce qu'on ne comprenait pas. Et je trouve ça très beau, parce qu'à l'époque, on parlait beaucoup des questions raciales et des questions d'identité, particulièrement en occident, et il y avait beaucoup de peur et beaucoup de gens étaient alarmistes.

Donc voilà mon histoire concernant l'identité. Et tu vois, c'était une très mauvaise leçon de géographie. Mais il était clair que cette personne d'abord pensait que j'avais des origines qui n'étaient pas vraiment les miennes ; et ensuite, associait des stéréotypes aux personnes venant de régions différentes de la sienne. Et tout ça, tu vois, c'est la xénophobie à son paroxysme. Et c'est encore pire quand cette

¹Le 11 septembre 2001, des membres d'al-Qaïda, un réseau extrémiste islamiste, se rendaient responsables d'une attaque terroriste, en détournant plusieurs avions et les écrasant notamment sur les Tours jumelles de New York. Cet événement est connu comme les Attentats du 11 septembre 2001, ou 9/11 [nine-eleven].

personne exerce une influence sur des enfants qui sont à un âge très influençable, qui sont très jeunes et qui vont certainement croire que Dubaï est en Arabie Saoudite, alors que ce n'est pas le cas. Et qui vont sûrement adhérer à ses idées reçues sur les gens qui y ont vécu, ou qui ont passé une partie de leur vie là-bas.

Voilà, c'est mon histoire. Je crois qu'il m'a fallu quelques années pour me rendre compte de l'importance d'un tel incident. Et mes parents et moi n'en avons jamais parlé. Ma mère disait de manière désinvolte, « Oh, Madame Walker n'a clairement pas très envie de nous parler. » Mais nous n'en avons jamais parlé sérieusement. Je pense que de nombreux problèmes de racismes sont issus de là : on ne parle tout simplement pas de ce genre de conversations problématiques quand elles surviennent. En faisant ça, on les laisse de côté en disant, « Non, mais la prochaine fois que ça arrivera, on en parlera. » Mais il n'y a jamais de prochaine fois, pas vrai ? Et j'avais quoi, six ou sept ans. Mon influence dans une classe avec une enseignante qui menait la charge était extrêmement faible. J'aimerais qu'on arme mieux les enfants à avoir ce genre de conversation, parce que c'est difficile, en tant qu'enfant de faire face à une autorité, à une personne plus âgée, pour avoir cette conversation, même si on pense ou qu'on sait qu'on a raison. Mais ça, c'est vraiment problématique, et je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi. Quand quelqu'un te colle une étiquette sans même te laisser une chance d'expliquer qui tu es.

F :

Mishti raconte qu'avec le temps, elle a appris à dire ce qu'elle avait sur le cœur de manière plus franche.

M :

Je crois que l'une des choses qui a changé, du moins dans mon cercle amical, c'est que quand j'entends quelque chose qui... je devrais peut-être commencer par dire que nous sommes encore en train d'apprendre à comment parler de la question raciale et on n'aura sans doute jamais fini d'apprendre à ce sujet. Il faut être clair sur le fait qu'on peut faire des erreurs de temps à autre. Il y a beaucoup de choses que je ne connais pas, et parfois, il y a des choses de mon vécu dont je ne sais pas comment parler, et donc je ne le fais pas. Donc je veux commencer par dire que, de bien des manières, nous sommes tous des apprenants sur ce sujet. Mais je crois qu'une chose a changé pour moi ces dix dernières années, et ça vient peut-être avec l'âge et l'expérience : je m'exprime plus directement si je suis témoin de quelque chose de problématique dans un contexte social. Je parle de « changement » parce que... en fait j'ai une autre histoire à partager avec toi, qui s'est produite à l'université.

Toi et moi, Fumi, on parle français. Donc à l'université, de manière naturelle, certains de mes plus proches amis étaient français. Encore une fois, je préfère préciser : je ne fais pas une déclaration sur la France ou sur les Français. J'adore la culture française. En fait voilà ce qu'il s'est passé : la colocataire d'une de mes bonnes copines d'université était haïtienne et française. Et elles ne s'entendaient pas. Je n'oublierai jamais ce moment. On traînait dans sa chambre un soir, avec deux autres amis français et qui étaient aussi, comme moi, très internationaux, des enfants de la troisième culture et qui avaient vécu dans différents pays. Mon amie ne supportait pas sa colocataire et elle a dit un truc du genre, « Oh elle a toujours l'air en colère et agressive. » Serena Williams, dans son podcast avec Meghan Markle, a parlé de ces stéréotypes qu'on a sur les gens en fonction de leurs origines. Et on a souvent collé cette étiquette sur les Afro-Américains aux États-Unis, comme quoi ils avaient certaines émotions à cause de leurs origines ethniques.

Donc ma copine en parlait en français. Et je ne sais pas pourquoi... elle n'avait peut-être pas réalisé que sa colocataire haïtienne parlait couramment français... on aurait pu penser qu'elle le savait. Ou peut-être qu'elle le savait et n'en avait rien à faire. Mais elle continue de parler et de parler. Et sa colocataire entre dans la chambre, et mon amie continue à parler, tu vois ? Et un autre des Français a fait une blague, que j'ai en fait occultée et dont je ne veux pas vraiment parler, mais il a fait une blague

crue et fondamentalement raciste. Et la fille a entendu la blague et était à l'évidence bouleversée, mais ne savait pas comment... Je veux dire, qu'est-ce qu'on peut dire quand on est seul avec quatre personnes et l'une d'entre elles fait une blague déplacée sur vous ? Elle est partie en courant et en claquant la porte. Et sur le moment, j'ai dit — et j'aimerais avoir dit plus, c'est pour ça que je disais qu'aucun d'entre nous n'est jamais complètement informé sur un sujet — j'ai dit, « Cette blague était vraiment déplacée. Personne ne devrait dire ce genre de chose. C'est pas drôle. » Et ils ont répondu, « On est français. C'est juste comme ça qu'on en parle. »

D'un côté, je trouve hallucinant qu'on se serve de sa nationalité pour justifier une telle blague. Tu dois probablement te douter du genre de blague que c'était, vu le contexte. Et d'un autre côté, je n'y crois pas. Je ne pense pas que l'humour français fonctionne comme ça. C'est faux, de dire ça. Je ne pense pas que n'importe quel français ferait ce genre de blague. C'est ce genre d'individu, qui a un point de vue privilégié sur le monde, qui pense que ça ne pose pas de problème [de dire ce genre de chose]. Le pire, c'est que sur les quatre, deux d'entre nous n'étaient même pas français et blancs. On n'était pas non plus métissés, mais on venait de religions, de nationalités mixtes. Et pendant toute la période d'université, ces amis-là justifiaient tout comme ça « Oh, c'est juste la façon de faire à la française. » Et ça ne me semble pas correct. Je n'ai rien dit de plus après cette conversation. Mais elle était si perturbante que j'aurais souhaité avoir dit plus. J'aurais aimé être plus intransigente, du genre, « On ne peut pas être amis si c'est le genre de choses que tu souhaites transmettre. »

Voilà ce qui a changé pour moi ces dix dernières années, maintenant quand j'entends des choses... Quand je travaillais dans le secteur public, un collègue à moi utilisait un mot précis pour décrire les japonais. Tu peux sans doute aussi deviner de quel mot il s'agit. Et en Occident, on n'utilise pas ce mot. Mais apparemment, à Singapour, c'est très commun. Je l'ai entendu souvent. Et je lui ai posé la question, en fait, « Est-ce que tu te rends compte que ce terme est très péjoratif ? On ne l'utilise pas, surtout compte tenu de l'histoire, de la guerre. On nous apprend à ne pas l'utiliser. » Il m'a répondu, « Mais on l'utilise tout le temps, c'est une expression très familière à Singapour. » Et c'est vrai. Je l'ai même entendu là où je travaille en ce moment. Je l'ai entendu dans d'autres contextes sociaux. Et *maintenant* que je vis ici depuis deux ans, je me rends compte que les gens utilisent ce mot qui commence par J [en anglais, l'abréviation « Jap » est utilisée de manière péjorative pour désigner les Japonais] pour désigner la cuisine japonaise ou parler de la communauté japonaise dans son ensemble.

Ça m'a sauté aux yeux, « Oh, pour eux, il s'agit *vraiment* d'une abréviation. » Ce n'est pas utilisé dans de mauvaises intentions du genre « je suis agressif » ou pour définir d'une manière spécifique la communauté ou la nourriture japonaise. Voilà où se situe la distinction. Il y a des micro-agressions, comme ce dont je parlais qui est arrivé à l'université qui en fait est une agression, point final. Non ? Et puis il y a ce genre de cas où les expressions ne veulent pas dire la même chose en fonction de la culture. Donc quand ils utilisent le mot en j, il n'y a pas d'arrière-pensée, ça veut juste dire, « C'est une abréviation. C'est plus simple que de dire le mot en entier. » Ça reste problématique, mais je comprends que du point de vue d'une personne occidentale, instruite, c'est perturbant d'entendre ce mot revenir aussi souvent quand c'est un mot qu'on nous a appris à ne pas utiliser.

.....
F :

Mishti vit actuellement à Singapour. Elle évoque la démographie de Singapour et les réactions des gens quand elle se présente comme singapourienne.

M :

Il y a des choses à propos de Singapour que je trouverai toujours excitantes et qui peuvent aussi intéresser ceux qui voudraient visiter. C'est une île multiraciale qui accueille six millions d'habitants. Nous avons quatre langues officielles : l'anglais, le mandarin, le tamoul, et le malais ou bahasa Malaysia. Donc logiquement, nous avons de multiples groupes ethniques représentés dans le pays,

principalement des Chinois singapouriens, mais aussi des Tamouls du sud de l'Inde et des Malais. Ce sont les trois groupes ethniques principaux. Et bien sûr, il y a aussi le groupe eurasiens, un mix entre européen et asiatique. Nous avons aussi ensuite de nombreux étrangers du monde entier qui vivent ici, les Nations Unies des nationalités.

C'est ce que je trouve excitant à propos de Singapour, grâce à notre situation géographique, la facilité de voyage et le développement avancé, il y a toujours eu des gens qui vivent sur l'île depuis des générations, bien sûr, mais aussi des gens qui viennent ici pour le travail, des personnes étrangères hautement qualifiées. Ce que je trouve vraiment intéressant à propos de Singapour, c'est que nous avons réussi à faire en sorte que les locaux soient heureux, tout en continuant d'accueillir beaucoup d'étrangers.

Donc je me présente en tant que Singapourienne. Et on me demande *tout* le temps, *au moins* une à deux fois par semaine, « Tu es singapourienne ? » ou, « Est-ce que tu es citoyenne de Singapour ? » ou encore, « Tu es vraiment singapourienne ? » ou bien, « Tu viens d'où ? » On me le demande tellement souvent. On me posait la question même quand je travaillais pour *le gouvernement*, où j'avais un rôle politique très délicat et où je devais montrer patte blanche à différents niveaux de sécurité. Même là, des collègues ou des compatriotes me demandaient, « Es-tu singapourienne ? » À l'évidence, être singapourien est nécessaire dans ce genre de métier, où on représente le gouvernement. Alors on peut parler de ça. Mais pour moi, la question tourne autant autour de l'identité que de la perception de race que les gens ont. Et les gens me regardent, ils m'entendent parler, entendent mon accent et ils partent du principe que je ne suis pas « vraiment singapourienne », ou que je ne viens pas vraiment d'ici. J'ai d'autres amis qui sont singapouriens et qui ont eu des expériences similaires, parce qu'ils ont des parcours diversifiés, qui sortent des archétypes habituels.

Je suis une éternelle optimiste, et je crois vraiment que la plupart des gens qui me posent la question le font sans malice. Je pense que c'est un mélange de curiosité et de maladresse, on ne leur a pas appris à poser les bonnes questions. Ceci étant dit, j'ai aussi rencontré des gens qui après avoir demandé, « Es-tu singapourienne ? » ou, « Es-tu vraiment singapourienne ? », et que je leur ai répondu que j'étais singapourienne, me demandent, « Où es-tu née ? » Ça me blesse toujours, parce que, je crois, je ne veux pas le prendre personnellement, parce que je suis *très* à l'aise avec le fait d'être singapourienne, et j'en suis tellement fière que quand je rencontre d'autres singapouriens, qui ont un parcours un peu hybride comme le mien, nos conversations tournent autour de ça. Et j'en rencontre beaucoup. J'ai des amis qui sont singapouriens de troisième, quatrième génération, et ils ont encore le sentiment de devoir justifier le fait d'être singapouriens à cause de leur accent ou parce qu'ils sont métis, tu vois ? Ils sont indiens, chinois, malais, les trois à la fois. Donc quand on me demande, « Où es-tu née ? », ça devient personnel, je trouve.

Et je sais que la plupart des gens diraient, « Ils te posent juste la question par curiosité, tu sais. » J'aimerais que ça soit le cas. Mais je sais que quand je dis une ou deux fois à quelqu'un que je suis singapourienne, et qu'ils insistent, ce qu'ils disent vraiment c'est, « Tu ne viens pas vraiment d'ici. Ce n'est pas vraiment toi. Ce sont tes *origines* qui te définissent. » Voilà la case dans laquelle ils m'enferment. Donc même si je pense que la plupart des gens me posent la question par curiosité, pour être honnête, je crois qu'avoir un accent américain et avoir bougé autant, pour beaucoup de gens, c'est perturbant et ils sont sincèrement curieux, ils s'interrogent, « Qu'est-ce qui est écrit sur ton passeport ? », « As-tu plusieurs passeports ? » Mais quand on me demande, « Où es-tu née ? », je sais que les gens me voient uniquement à travers mon point de départ, sans tenir compte du chemin que j'ai parcouru et où je suis rendue maintenant. Et je ne suis pas née à Singapour.

Donc il est question de race, non ? Parce qu'ils s'arrêtent à ce à quoi je ressemble, à la couleur de ma peau, alors que je leur *dis* que je suis bien plus que ça, que je suis un être humain multidimensionnel qui se définit comme la somme de toutes ses différentes expériences. C'est un point sur lequel il y a

encore du travail à faire à Singapour. Et on y travaille tous très dur. Je suis une éternelle optimiste : peut-être qu'on n'y arrive pas, mais quand c'est le cas, on continue à travailler, à s'améliorer et à se remettre en question. Voilà en quoi la définition de Singapourien a changé. Comment être à la hauteur de cette définition ? Et comment prend-on conscience que cette définition du Singapourien ne change pas à chaque génération, mais honnêtement, probablement tous les deux ans ? Il y a peut-être des valeurs phares qui nous réunissent en tant que Singapouriens, mais aller à telle école ou vivre dans tel quartier ne rend personne plus singapourien que de ne pas aller dans cette école ou ne pas vivre dans ce quartier. Ça, c'est beaucoup plus puissant, en fait. Et j'aimerais qu'on arrête de demander *juste* aux gens où ils sont nés. L'origine a une importance. Mais si quelqu'un décide de ne pas en parler, et vous explique qui il ou elle est, la seule chose que vous puissiez faire en retour, c'est l'écouter et accepter que ce qu'il ou elle partage avec vous, c'est son identité.

F :

Mishti explique qu'avec le temps, elle est devenue plus à l'aise dans l'affirmation de son identité sous toutes ses formes, tailles et couleurs.

M :

C'est compliqué, l'identité, non ? Ça m'a pris tellement de temps de m'affirmer dans ce que je suis et qui je suis. Et je pense que quand j'étais plus jeune, et que les gens, tu vois... J'ai eu un passeport indien pendant longtemps, et j'ai eu un passeport singapourien. Je suis devenue singapourienne quand j'avais 12 ou 13 ans. À cet âge, j'avais déjà vécu la moitié de ma vie à Singapour. Après avoir travaillé pour le gouvernement, au niveau national, je suis plus singapourienne qu'autre chose. Et c'est vraiment beau de pouvoir revendiquer un pays comme chez soi, et de ressentir cette fidélité, non ? En même temps, en grandissant, je crois que comme j'avais vécu dans beaucoup d'endroits différents, j'avais l'impression d'être la somme de ces endroits. Et j'utilisais rarement la nationalité inscrite dans mon passeport pour me définir. Je disais seulement, « J'habite là, voilà d'où je viens en ce moment. »

C'est seulement après l'université que j'ai réalisé, « En fait, je peux dire que je viens d'une multitude d'endroits. Je n'ai pas à me limiter à un seul lieu. » En réalité, je n'ai jamais demandé à personne... Je dis « jamais », parce que je n'ai jamais demandé à personne d'où ils venaient. Je leur demande où ils sont chez eux, d'où ils sentent qu'ils viennent. Parce que l'endroit que l'on ressent comme son chez-soi peut aussi, un moment donné, être l'endroit d'où l'on vient réellement. Et tu peux avoir des origines indiennes ou chinoises, mais avoir grandi en France, non ? Et tu es français. Je ne vais pas te demander, « D'où es-tu vraiment ? » Si tu dis que tu es français, c'est ce que tu ressens, donc tu es français.

C'est comme ça que je ressens mon identité. Je me sens singapourienne, et quand j'explique qui je suis, je commence toujours par dire, « Je suis singapourienne. Mais j'ai grandi dans ces endroits [xyz]. Et en ce moment, je me sens chez moi au Vietnam, mais ma famille a aussi vécu en Thaïlande, donc je m'y sens aussi chez moi, en fait, même si je n'ai pas pu y aller depuis deux ans à cause du COVID. » Voilà à quel point les présentations sont complexes. Je pourrais dire que c'est un peu fatigant d'avoir à se présenter tout le temps. C'est sans doute ce que je ressentais en grandissant : il fallait toujours que je parle des endroits où j'avais vécu, et tout ça. Et *maintenant* je me rends compte que ne pas me présenter sous mes multiples facettes m'est préjudiciable. Si on ne se présente pas soi-même à travers tous ces endroits différents et ces expériences qui nous ont façonnés, on continue de jouer le jeu de la norme, « Je n'ai que cette étiquette, et je rentre dans cette case précise, et cette case n'a pas de porte, donc j'y suis coincé. » Pas vrai ?

Je m'en rends compte maintenant, je me présente de cette manière depuis deux ans et soit les gens comprennent, soit ils ne comprennent pas. Mais ce n'est pas mon problème, pas vrai ? Ils font le choix d'accepter mes explications ou de me voir d'une certaine manière et de me mettre dans une case. Mais quand je leur explique, ils comprennent, « Oh, cette personne est singapourienne pour ces raisons, mais elle est aussi comme ceci à cause de ce qu'elle a vécu. » Je trouve que c'est aussi une

idée puissante qui donne sa couleur au pays : vous n’avez pas besoin de parler avec un certain accent, d’aller dans une certaine école, ou de connaître un certain type de personnes pour être singapourien. Je suis tellement fière — je dis ça sans arrogance, mais avec certitude — je suis tellement fière qu’en tant que singapourienne au parcours varié — mes parents ne vivent même pas ici, tu sais — je puisse dire que je me sens *vraiment* singapourienne au point d’être revenue vivre ici pour servir le gouvernement et le pays, tu vois ?

Je dois souvent me reprendre, pourtant, comme quand je dis, « Je suis singapourienne, » malgré mes expériences très diverses, ça ne veut pas dire que mes expériences sont meilleures, ou que c’est ça qui définit un Singapourien. C’est juste *ma* définition. C’est une des multiples facettes qui constituent notre identité entière. C’est exactement ça. Je dois aussi me reprendre quand je discute avec d’autres personnes qui ont des expériences très différentes des miennes, et qui n’en sont pas moins singapouriennes, au contraire. C’est important de parler avec les gens de manière à être sur la même longueur d’onde. Parce qu’on peut dire ce qu’on veut sur qui on pense être, ou qui on est, mais chercher à le communiquer de manière hostile ou limitante... en fait, faire en sorte de ne pas soi-même être mis dans une case, en mettant l’autre dans une case, c’est le meilleur moyen de perdre son public. Et on finit par chacun faire un monologue dans son coin. Décrire qui on est, ou qui on pense être, c’est un sujet vraiment délicat, chacun a ses sensibilités.

F :

En gardant son parcours comme décors, Mishti explique ce qu’être antiraciste signifie selon elle.

M :

Être antiraciste, c’est être capable d’admettre quand on se trompe, mais *savoir* que si on ne sait pas ce qui est juste, il existe énormément de ressources disponibles en 2023 à partir desquelles essayer de s’éduquer sur le sujet. Oui, ça fait peur de dire, « J’ai tort, » ou, « Je ne sais pas, », mais c’est plus simple que de partir du principe qu’on a raison et continuer à perpétuer une idée fausse qui risque de choquer quelqu’un ou les faire se sentir mal à l’aise. On n’a même pas encore parlé de la fragilité asiatique. Voilà un sujet amusant [rires].

Mais c’est vraiment stressant d’avoir le sentiment de devoir toujours tout faire comme il faut. Et d’essayer aussi de trouver sa place dans la conversation. Je ne sais pas quelle est ma place dans la conversation, je peux juste exprimer ce que je ressens, parler de mon identité, et essayer de comprendre l’identité des autres, non ? Je crois qu’on a aussi le droit de dire que c’est une conversation fatigante. Exactement pour ça : avec un peu de chance, c’est une conversation qui ne finira jamais, donc c’est inévitablement fatigant. Ça ne sera jamais censé être une conversation facile et stimulante. Tu dois être mis au défi. Tu dois t’entendre dire que tu as tort. Tu dois admettre que tu as tort.

Et je crois que nous devrions tous être plus conscients du poids de nos mots. Et avoir des idées préconçues n’est pas un problème en soi. On arrive tous dans la conversation avec des idées préconçues, il n’y a pas de honte à avoir. Mais nous devrions tous être conscients que les idées reçues que nous pouvons avoir sur les origines de quelqu’un, ou sur ce qui fait son identité, et ce que l’on exprime à ce sujet, peut blesser, ou avoir des conséquences sur leur plaisir et leur satisfaction à être dans la conversation. Nous n’y parviendrons donc jamais complètement. Mais essayons juste d’être un peu plus aimables dans les mots que nous utilisons. C’est un travail plus dur. Mais nous devons y faire plus attention.

.....

F :

Vous trouverez plus d'information sur Singapour, ainsi que des articles, des livres et des vidéos recommandés par Mishti sur le sujet du racisme, sur notre site internet www.ourcontexts.org.

Vous trouverez également la transcription de cet épisode en anglais, en français, en allemand et en italien sur notre site internet.

Si vous souhaitez partager votre histoire, contactez-nous sur le site internet, sur Instagram ou sur Twitter — vous nous trouverez en tapant #our_racism.

C'était Fumi, et #OUR_racism. Rendez-vous le 4 octobre pour le prochain épisode !

.....

Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.

Musique de Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est financé par le Centre de Compétence de la Diversité et de l'Inclusion de l'université de St Gallen.

Un grand merci à Mishti pour ses histoires inédites et ses réflexions importantes sur le sujet.

Traduit par Marie-Aude PIQUET